Document generated on 10/12/2024 12:48 a.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

La laideur du beau petit monde

Charité bien ordonnée de Marina Endicott, traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Éditions du Boréal, 496 p.

Daniel Laforest

Number 249, Summer 2014

La littérature canadienne en question(s) ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72320ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laforest, D. (2014). La laideur du beau petit monde / *Charité bien ordonnée* de Marina Endicott, traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Éditions du Boréal, 496 p. *Spirale*, (249), 40–41.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La laideur du beau petit monde

PAR DANIEL LAFOREST

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE
de Marina Endicott
traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Éditions du Boréal, 496 p.

That old Christian double-bind: the wish to be seen to be good.

— Zadie Smith, *Changing my Mind. Occasional Essays.*

Charité bien ordonnée (*Good to a Fault,* Anchor Canada, 2008) est le seul roman de Marina Endicott disponible en français. Très bien accueilli par la critique francophone au Québec, le livre n'a pourtant fait guère plus de vagues que celles toutes relatives ayant accompagné le passage de son auteure au festival Metropolis bleu en 2010. Le roman suivant d'Endicott, *The Little Shadows*, finaliste au prix du Gouverneur général et célébré par le *Globe & Mail*, n'a toujours pas trouvé preneur pour ses droits de traduction francophone. La version originale anglaise de *Charité bien ordonnée* a figuré en 2009 sur la liste courte du Scotiabank Giller Prize. C'est le livre qui a procuré à Marina Endicott — native de la Colombie-Britannique et habitant aujourd'hui Edmonton —, romancière, dramaturge, metteure en scène et actrice, sa renommée estimable. Elle est parmi les écrivains dans la force de l'âge qui comptent dans le Canada d'aujourd'hui. Il y a dans ce que je viens de dire une première chose limpide et une seconde chose étrange. L'impact faible du livre au Québec tient à coup sûr au fait qu'il s'agit du roman le plus *canadien* qu'il m'ait été donné de lire (je m'en expliquerai dans un moment). Il est fort possible qu'on ne l'ait pas compris. Mais son succès au Canada anglais est quant à lui plus surprenant. Car si *Charité bien ordonnée* est un roman éminemment canadien, il est aussi un roman sur l'égoïsme et la mauvaise foi, perçus comme fonctions cardinales, quoique plus ou moins inconscientes, de la société civile.

TRADUIRE LA PREMIÈRE PHRASE

Comme la plupart de ceux qui écrivent des livres massifs en réussissant à nous convaincre de la nécessité d'une telle envergure, Marina Endicott condense le drame entier de son roman dans sa première phrase pour ensuite consacrer le reste à en développer les implications. « *Par un chaud vendredi de juillet, tandis qu'elle se rendait à la banque, Clara Purdy songeait à elle-même et à l'état de son âme.* » On voudrait ne rien reprocher à la traduction de Saint-Martin et Gagné. Son ton est juste et, chose rare, c'est une traduction faisant passer le rythme du paragraphe avant celui de la phrase. Toutefois, l'ouverture si cruciale du roman est ratée dans sa forme française. « *Thinking about herself and the state of her soul, Clara Purdy drove to the bank one hot Friday in July.* » Le lieu et le temps que les traducteurs placent en tête de phrase importent beaucoup moins que la subordonnée à laquelle le texte anglais a réservé l'honneur de l'incipit. Du coup, ce qui en français a la platitude circonstancielle de la proverbiale « *dark and stormy night* », se révèle dans la version originale être ni plus ni moins que la disposition mentale de la protagoniste. C'est par le solipsisme émotionnel qu'on entre dans *Charité bien ordonnée*. Ce sera un livre à propos de gens qui pensent à eux-mêmes avant tout. Autant dire un livre à propos de vous et moi, même si on ne le reconnaissait que sous la torture. Dire que les 500 pages qui suivent *s'ajoutent* à cela n'est pas tout à fait exact. Ce qu'elles édifient à partir de cette première phrase, c'est un monde. Les contradictions les plus communes dans l'âme humaine sont non seulement les plus honteuses, mais elles sont aussi celles qui suscitent les justifications les plus élaborées. Les sentiments inavouables donnent lieu à beaucoup de langage. On n'a jamais fini de tourner autour d'eux, de les paraphraser. Tous les grands romans réalistes s'appuient sur ce principe. Marina Endicott a compris cela ; elle en a maîtrisé l'art.

On suit ainsi Clara Purdy qui, rêvant d'elle-même alors qu'elle est au volant, croise la trajectoire d'une famille entière : parents, enfants et aïeule. L'accident qui en résulte supprime le dernier rempart entre ces derniers et l'itinérance. Ils vivaient dans leur voiture qui est maintenant ruinée. Nous sommes à Saskatoon, dans la nouvelle précarité économique de l'après 2008. La famille se dirigeait vers le nord, vers Fort McMurray,

seule terre encore promise pour la main d'œuvre non qualifiée d'un Canada désormais sillonné par d'innombrables petites équipées comme la leur. Qu'importe l'origine, qu'importe la langue, ce sont ces mouvements internes d'électrons libres qui déterminent la réalité du pays d'aujourd'hui. Des complications surviennent à la suite de l'accident. On diagnostique bientôt un cancer grave à la mère, Lorraine, que l'on soignait simplement pour son choc. Le père, bouteille en main, panique et disparaît. La grand-mère, à moitié sénile et tout à fait médiocre, se déresponsabilise. À ce stade, le lecteur ne sait plus quelle tragédie surpasse l'autre tellement tout ploie sous une unique détresse qu'accentue la lenteur de la bureaucratie qui l'administre. La compagnie d'assurances se montre bien sûr capricieuse. La famille est dans un vide juridique. Clara, qui souffre de solitude et dont le seul ami est le pasteur local, décide d'accueillir les trois enfants pendant que leur mère s'efface lentement sur son lit d'hôpital. C'est un acte de charité dont les circonstances et les motivations n'ont rien de charitable. Clara est tombée par hasard sur une façon de refaire sa vie, avec un récit « prêt-à-porter » qui lui permet de tout justifier. C'est là le principe chrétien complémentaire à celui énoncé par Zadie Smith dans l'épigraphe placé ci-haut : le besoin de se raconter des histoires est proportionnel à la culpabilité que l'on a. Acheminement vers le pardon, rachat des erreurs passées (les nôtres ou celles de nos ascendants), rédemption : aucun de ces principes ne tiendrait sans l'écrin d'une histoire. Sauf que le roman n'est pas la parabole. Le roman est impitoyable. Quand une rémission inespérée survient pour Lorraine et que son mari choisit de revenir, Clara fera appel aux services sociaux pour garder auprès d'elle ces enfants d'une famille dont la détresse, trop spectaculaire, l'empêchait hier encore de fustiger l'indignité et la classe sociale inférieure.

LA MESQUINERIE ET LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

Il est mentionné dans l'introduction du présent dossier combien est importante la traduction des *résonnances* dans une littérature écrasée par une géographie comme celle du Canada. Ajoutons que cette affaire de résonnances n'a pas seulement à voir avec la traduction ; elle suggère aussi une méthode de lecture. Plutôt que de viser les personnages, on doit s'efforcer de voir ce qui circule entre eux. Chez Marina Endicott — et puis allons, n'hésitons pas : dans la majorité de la littérature canadienne-anglaise —, ce qui se trouve entre les personnages est ce qui a le plus de consistance. C'est pourquoi je dis de *Charité bien ordonnée* qu'il est un roman très canadien, au sens ici assumé de non-québécois. Il s'agit d'un roman écrit à hauteur de communauté, pas de pays. Ce qui tient les personnages ensemble y a la forme d'institutions sociales concrètes. Un monde structuré par les systèmes de don et de contre-don de la responsabilité civile, des communautés religieuses, de l'assistance sociale et de l'assurance médicale. Quand ce ne sont pas ces institutions interdépendantes qui huilent les relations entre les personnages dans le roman, ce n'est plus rien d'autre que le hasard. En effet, les trois *événements* du récit sont l'accident de voiture, le cancer et sa rémission. Trois hasards au milieu d'une foule de décisions et d'actions motivées, quant à elles, par la culpabilité, le calcul, l'insécurité, ainsi que par les prétextes éthiques et moraux. Pour Endicott, rien ne garantit l'issue heureuse des rapports humains, même lorsque ceux-ci se nouent dans l'une des sociétés les plus policées et privilégiées au monde. Certes, les institutions sont là, mais le désir de leur bon fonctionnement doit inventer ses propres fables pour continuer à leur prêter foi. C'est pourquoi les personnages de *Charité bien ordonnée* confondent tout : l'altruisme avec le désir d'être aimé, la famille avec la sécurité, la prière avec la poésie, et la grâce avec la solitude. Quand la colère s'immisce entre la mère Lorraine et la vieille fille Clara — qui voudrait lui ravir ce titre —, c'est une émotion concave qui vire aussitôt au silence : « *Clary se contenta de hocher la tête : elle avait un dragon dans la bouche.* » Et lorsqu'une vraie ferveur gagne le révérend Paul, lorsqu'il s'approche du rôle de rachat des mesquineries humaines que suppose sa fonction, ou lorsqu'il se sait amoureux de Clara —, ce qui n'a rien d'une entrave vu sa confession protestante —, on le voit qui se confond presque en excuses intérieures et qui se réfugie dans un doute de toute évidence plus confortable. Le lecteur, pour sa part, n'a pas droit au confort de l'aveuglement. Endicott le force à embrasser le système en entier. La narration, ramassée en paragraphes compacts en en chapitres brefs, fait alterner avec régularité les points de vue des personnages, adultes comme enfants. Dans les cultures plus sanguines ou plus dépressives, on dit souvent que le grand égalisateur est la mort. Pas ici. Le roman de Marina Endicott est canadien parce que ses personnages évoluent dans une conciliation obstinée de leurs motivations égoïstes et de leur foi en un système social censé domestiquer ces dernières. Cela les nivelle et les fait comme entrer en eux-mêmes, dans les méandres exaspérants de questionnements sans fin.

J'ai suggéré que *Charité bien ordonnée* était un de ces romans du Canada anglais dont l'excellence de la traduction ne suffisait pas à atténuer l'impuissance à trouver son lectorat au Québec. Il s'agit en fait d'une occasion de mesurer ce qui est en train de muter sous nos yeux. Si le roman de Marina Endicott a mal circulé en français et si d'autres qui s'enracinent à la même « canadienneté » risquent demain le même sort, c'est parce que, entre le Québec et le Canada, il y a des choses qui n'ont pas encore trouvé des formes d'écho adéquates. *Charité bien ordonnée* est le roman de ceux qui ont recours à un surcroît de politesse afin de combler le vide que creuse en eux l'absence de raisons communes. Une telle disposition au monde est quasi nulle dans un Québec francophone dont la soif de raisons communes a jusqu'à ce jour empêché que ne s'imposent des formes de civilité, ou encore de charité, qui sont justement trop bien ordonnées. Cela dit, les temps changent. Et la vigilance ne naît pas seulement de la capacité à bien lire ; elle dépend aussi de celle à bien traduire.